

Le chantre de nos bois apprend-il son ramage ?
 La vague harmonieuse, en caressant la plage,
 Sait-elle tout l'amour que renferme son bruit ?
 Et si le ver-luisant montrait son dos superbe
 Au jour, on foulerait sans distinguer sous l'herbe
 Ce phare de la nuit.

Je suis la fleur cachée aux fentes solitaires ;
 Je suis l'oiseau chantant sans savoir les mystères
 Des notes sans écho que sa voix jette aux vents ;
 La vague au bruit perdu, l'insecte qui dans l'ombre
 Glisse en rendant sa route et moins triste et moins sombre
 Par ses rayons mouvants.

Ces strophes sont empreintes d'une douce et poétique mélancolie ; le vers coule avec abondance et facilité, l'expression est pure et le sentiment qui anime toute cette petite pièce en fait un morceau charmant.

L'air qu'on respire au ciel souffle-t-il ici-bas ?

Est un de ces vers qu'un poète est heureux de rencontrer ; il est de ceux qui ne se trouvent que dans les écrits des littérateurs les plus heureusement doués.

La plume gracieuse de M. Perrin a encore laissé tomber les vers suivants d'une sensibilité si vraie et qu'il a adressés à ses deux petites filles :

Doux fruit de mon amour, qu'au nid de ma misère
 Dieu fit naître et grandir,
 Venez, mes chers enfants ; embrasser votre père
 C'est l'aider à souffrir.

De mon ciel nébuleux tourmenté par l'orage
 Vous êtes l'arc-en-ciel !
 Ah ! ne vieillissez pas, car la vie à votre âge
 N'est que rose et que miel.

Quand vos petites mains caressantes, gentilles,
 Passent dans mes cheveux,
 Je sens comme un Zéphyr, ô mes charmantes filles,
 Qui me rend tout joyeux

De votre bonne mère, ah ! vous êtes l'image ;
 Chérissez-la toujours,
 Et soyez toutes deux, quand la courbera l'âge,
 L'appui de ses vieux jours !

Les esprits forts trouveront M. Perrin bien arriéré de chanter ainsi les douceurs du foyer domestique et de choisir, au